

Lori St-Martin : *Contre-voix. Essais de critique au féminin*

Marie-José des Rivières

Volume 11, Number 1, 1998

Éducation et émancipation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057995ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057995ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

des Rivières, M.-J. (1998). Review of [Lori St-Martin : *Contre-voix. Essais de critique au féminin*]. *Recherches féministes*, 11(1), 333–335.
<https://doi.org/10.7202/057995ar>

Lori Saint-Martin : *Contre-voix. Essais de critique au féminin*. Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, 294 p.

Trop peu de textes littéraires théoriques sur la critique au féminin paraissent en livre au Québec. *Contre-voix*, de Lori Saint-Martin, a le mérite de faire avancer la recherche en posant de nombreuses questions et en répondant à plusieurs d'entre elles : «Quelles sont les conditions de production et de réception de l'écriture au féminin? Quels liens y a-t-il lieu d'établir entre la place qu'occupent les femmes dans la culture et leur manière d'infléchir les formes littéraires? Comment les écrivaines posent-elles le politique et le social dans leurs textes, comment modifient-elles les genres littéraires pour y faire entendre leur voix?» (p. 7).

La première partie de l'ouvrage est particulièrement intéressante pour le public de *Recherches féministes*, toutes disciplines confondues, voilà pourquoi nous nous y attarderons. C'est, en outre, la partie la plus neuve de ce recueil de textes. «Splendeurs et misère de la critique littéraire au féminin» résume tout d'abord deux principaux courants de pensée : le courant français, qui s'intéresse surtout à la féminité, aux pulsions, à l'inconscient, et le courant étatsunien, qui met l'accent sur le *gender* (relevant du social plutôt que du biologique) (p. 18). Saint-Martin situe la critique québécoise entre ces deux pôles.

On sait que, avant de revaloriser les œuvres écrites par des femmes, la critique au féminin a d'abord observé et contesté la littérature traditionnelle. L'auteure procède à un résumé de ces approches. Christine de Pisan aurait été la première à dénoncer la misogynie d'une œuvre littéraire, en lançant la querelle du *Roman de la rose* en 1401 et en s'attaquant à l'ensemble des discours de son époque dans *La cité des dames* (1405). Elle a été suivie par de nombreuses écrivaines qui, surtout au XX^e siècle, ont analysé et dénoncé la représentation des femmes comme inférieures, victimes impuissantes du désir des hommes : Simone de Beauvoir, Kate Millet, Mieke Bal, Janine Boynard-Frot ou Jeanne Lapointe, pour n'en citer que quelques-unes.

Plusieurs autres critiques ont démontré, depuis Virginia Woolf, à quel point le processus de consécration littéraire a, par ses normes mêmes, exclu les femmes; pensons aux études d'Annette Kolodny ou de Mary Jean Green. «Combien de modèles littéraires seraient radicalement autres si on avait tenu compte, dès le départ, de la production des femmes?» (p. 23).

La critique littéraire au féminin a non seulement comme caractéristique de revaloriser la littérature écrite par les femmes mais aussi d'écrire «avec le texte plutôt que sur le texte» (p. 24), comme le fait d'ailleurs la réflexion féministe dans les autres disciplines.

L'auteure réfléchit ensuite à plusieurs questions théoriques. Si elle doute qu'il «y ait vraiment une manière propre aux femmes de manier l'adjectif ou les temps de verbes» (p. 25), elle affirme que «ce qui caractérise les femmes, c'est plutôt une expérience sociale de l'oppression» (p. 25); ce sont les expériences communes à un très grand nombre de femmes qui influent sur les sujets traités (difficultés à s'affirmer, rapport mère-fille, etc.). Les conditions de production et de réception des textes féminins relèvent aussi de l'ensemble des conditions sociales et culturelles que connaissent les femmes.

S'interrogeant sur ce que l'on pourrait appeler une méthode ou une grille de lecture au féminin, Saint-Martin fait observer que la majorité des critiques ne

veulent pas se limiter à un seul système. Certaines procèdent à une relecture approfondie des approches théoriques et de leur adaptation à l'expérience des femmes. Aux États-Unis, l'approche dite des stratégies narratives permet d'examiner les façons dont les femmes ont déjoué les conventions littéraires. Au Québec, Suzanne Lamy a été la première à théoriser l'écriture au féminin en réfléchissant au rapport entre les femmes et la modernité littéraire. Patricia Smart, pour sa part, a signé la première étude d'ensemble de l'écriture au féminin. Louise Dupré et Karen Gould ont étudié les écrivaines de la modernité. Bref, «un engagement commun [et] des approches diverses, conclut Lori Saint-Martin» (p. 31).

L'écriture et la critique au féminin peuvent-elles «changer le monde ou, à défaut, l'université?» se demande encore l'auteure (p. 49). «Oui, dans la mesure où notre vie est faite de mots, de symboles «Changer les mots, c'est changer le regard» rappelle France Théoret. Oui aussi dans la mesure où les femmes peuvent [...] être porteuses d'entente, de paix, comme l'indiquent nombre de romans» (p. 50).

Dans «Femmes, phrases et fausses pistes. Luce Irigaray et le “parler-femme”», Saint-Martin se fait à son tour très critique en analysant *Sexe et genres à travers les langues* (1990), «ouvrage ambitieux, mais qui ne tient guère ses promesses» (p. 53) résume-t-elle. Elle reproche à Irigaray un manque de rigueur méthodologique, trop peu d'échanges d'idées avec les autres critiques féministes, enfin une condamnation en bloc du discours masculin, ce qui n'ouvre en rien la voie à un dialogue entre les sexes (p. 70).

La deuxième partie de *Contre-voix* porte sur l'analyse de certains discours masculins à propos des femmes. L'auteure en a retenu trois types. «Du bon usage du faux : petit essai de rhétorique antiféministe» démontre avec ironie le fonctionnement des textes de quelques penseurs québécois du début du siècle comme Henri Bourassa, Albert Tessier et les auteurs du recueil *Au royaume du foyer* (p. 77). «Mise à mort de la femme et «libération» de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu» étudie quelques romans nationalistes où la femme aimée devient le triste bouc émissaire de la rage de personnages masculins qui échouent dans leur combat politique (de la même façon que sont traités les personnages féminins dans les romans érotico-pornographiques de Robbe-Grillet ou de Bataille).

«Naîtra-t-il le divin enfant?» démontre comment les femmes sont trop souvent tenues à l'écart des débats sur les nouvelles technologies de reproduction humaine. Cet article est différent des autres en ce qu'il ne traite pas d'analyse littéraire mais constitue plutôt un essai (impressionniste) sur un sujet d'actualité. Saint-Martin y reconnaît quatre mythes principaux : l'enfant-produit, le médecin-Dieu, le père-propriétaire et la mère-machine (p. 112)!

La troisième partie de *Contre-voix* se penche sur les textes féminins contemporains. Ces explorations forment en quelque sorte le creuset de la réflexion théorique de la première partie du livre. Dans «L'ironie féministe prise au piège : l'exemple de *l'Euguélionne*», l'auteure note que, le paysage idéologique s'étant passablement transformé, beaucoup d'écrivaines comme Monique LaRue, Suzanne Jacob ou Francine Noël ont intériorisé le féminisme et écrivent en tenant compte d'une toute jeune tradition féminine (p. 144). Elle relève ensuite des parentés d'écriture entre *Désert mauve* de Nicole Brossard et *Ana Historic* de Daphne Marlatt, par exemple.

Observant une figure du passé, la sorcière, elle voit en celle-ci une métonymie du combat féministe qui résume l'effort collectif des années 70 (p. 189). La prostituée est une autre figure de la féminité contemporaine; Saint-Martin en compare les représentations, très différentes, dans quelques textes d'auteurs masculins (Sartre, Bataille, Klossowski) et dans l'écriture au féminin (Nicole Brossard, Denise Boucher, Josée Yvon ou Carole David) : «Victime ou rebelle, la prostituée exige que le féminisme tienne compte d'elle» (p. 209). Partant ensuite en promenade littéraire dans la ville, l'auteure constate que les ravissements urbains des femmes diffèrent de ceux des hommes («Elles dans la ville», p. 224). Après avoir remis en question la recherche, utopique mais vivifiante, d'un projet de langue véritablement maternelle (p. 221), Saint-Martin termine son étude par une comparaison des textes féministes et métaféministes. Le concept de métaféminisme évoque «ce qui dépasse ou englobe le féminisme [...] l'intégration du passé plutôt que son abandon [enfin] le nouvel espoir du féminisme, son renouvellement» (p. 237), écrit Lori Saint-Martin en observant *Les images* de Louise Bouchard, longue descente dans la folie, *Le sexe des étoiles* de Monique Proulx, triple histoire d'amour, et *Un cœur qui craque* d'Anne Dandurand, quête de passion et de tendresse (p. 242). La conclusion de Saint-Martin est marquée par l'ouverture; une réelle et nouvelle curiosité pour l'autre permet souvent aux romans métaféministes de mettre en scène un protagoniste masculin comme le font certaines œuvres de Lise Tremblay ou de Lise Bissonnette; l'auteure y voit le signe d'un rapprochement entre les sexes grâce au féminisme qui aura permis aux écrivaines de «trouver les mots pour le dire» (p. 267).

Cela dit, il y a lieu de se demander si l'expression «métaféminisme» va s'imposer. Ne comprend-elle pas une certaine subordination du féminisme? Mais *Contre-voix* demeure un incontournable, en particulier pour les féministes littéraires. Écrit avec clarté, il a aussi séduit la presse au moyen de son concept inédit de métaféminisme. Vu que les exemples choisis concernent exclusivement la littérature «savante», il resterait maintenant à réfléchir, à la lumière des questions théoriques de *Contre-voix*, à l'évolution de la littérature populaire écrite et lue par des femmes. L'ouvrage est suffisamment riche pour éclairer toute démarche littéraire.

Marie-José des Rivières
Centre de recherche en littérature québécoise
et Groupe de recherche multidisciplinaire féministe
Université Laval

Suzanne Marchand : *Rouge à lèvres et pantalon : des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec, 1920-1939*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1997, 162 p.

Le Québec de l'entre-deux-guerres en est au début d'une période intense de changements sociaux, de contacts avec le monde et de modernisation. C'est à une incursion dans la modernité telle qu'elle est vécue quotidiennement par les Québécoises, à travers les soins qu'elles apportent à leur apparence, que nous convie ici l'auteure.